

Nous nous rencontrerons dans les sphères célestes,
Nos corps seront au vent nos esprits seront lestes,
Nous ne jugerons plus les choses de travers ;
Nous brisons la lumière et chanterons des vers.

PAMPHILE LEMAY.

UN DES NOTRES

Vous m'avez demandé, mon cher administrateur, de bien vouloir écrire quelques lignes pour le numéro prospectus du journal LE BIENFAITEUR. Je dois vous dire que l'humble écrivain est tout fier de l'honneur à lui fait ; naturellement il trouve ardue la tâche qui lui est imposée. Il y a de quoi, vous l'avouerez : écrire à la suite de la brillante pléiade d'écrivains qui ont accordé leur collaboration à votre journal.

Vous m'avez laissé toute la latitude voulue, tant pour le choix du sujet que pour la manière de le traiter. Je profiterai donc de votre bienveillante invitation pour faire lire à vos nombreux lecteurs une petite biographie d'un personnage dont le nom a été prononcé bien souvent en rapport avec l'érection projetée d'un monument à l'hon. B. Joliette.

Ce personnage est un tout jeune homme encore, un enfant de St-Hyacinthe, M. Sinai Richer, artiste-peintre, si avantageusement connu du public.

Ces quelques notes biographiques seront l'humble et bien léger tribut de l'amitié à la science, amitié d'enfance conservée, à travers quinze années de séparation et d'éloignement ; plus grande aujourd'hui encore et mêlée d'une admiration bien vraie et bien sincère pour l'homme fait et ses œuvres.

Je vous remercie d'avance, mon cher administrateur, pour l'insertion de ces notes dans LE BIENFAITEUR ; je souhaite longue vie au nouveau-né, puisse-t-il, dans sa carrière, ne jamais faillir à la tâche toute de patriotisme qui lui incombe et puisse le succès couronner l'œuvre à laquelle vous voulez attacher votre nom !

M. SINAI RICHER

Le jeune artiste qui porte ce nom est né, en 1867, en la coquette petite ville de St-Hyacinthe, sur les rives enchanteresses de l'Yamaska, du mariage de Joseph Richer et Rosalie Marcotte. Le jeune Richer perdit, très jeune, son père ; il fut obligé, dès sa plus tendre enfance de faire le dur combat de la vie. Il commença pourtant ses études au collège de sa ville natale et c'est sur les bancs de cette institution que je le connus. Nous n'étions pas des plus vieux alors, qu'on me croie ; et nous n'étions ni l'un ni l'autre des plus sages. Un moment heureux, pour moi, dans la journée, alors, était lorsque mon jeune ami Richer crayonnait sur ses cahiers des têtes de chiens, de chats ou caricaturait quelques-uns de nos nombreux condisciples ; car, nous étions confrères et voisins de pupitre dans la classe des éléments latins. A cette époque lointaine déjà, on découvrait chez le jeune écolier les premières traces du beau talent qu'il possède pour le maniement du crayon et du pinceau.

Mon jeune ami ne fit que passer sur les bancs du collège ; le malheur alors fit, pour son bonheur d'aujourd'hui, qu'il fut obligé de gagner quelques centins par son travail pour aider sa bonne mère ; car pour lui la vie est une lutte continuelle. Il fit ses premières armes contre la misère à un âge où généralement l'enfant ne connaît que le jeu ; dans le jardin de la vie il déchira cruellement ses mains aux épines avant de pouvoir y cueillir une rose.

Dès l'âge de seize ans le jeune Richer entra, pour y commencer son apprentissage, chez MM. Dauray et Richer, peintres décorateurs, de St-Hyacinthe. Il travailla dans cet atelier pendant quelques années et il s'y distinguait déjà dans l'exécution des travaux qui lui étaient confiés par une facilité et une sûreté de main remarquables.

Après être sorti de l'atelier de MM. Dauray et Richer, M. S. Richer entra dans celui de M. Rousseau où il tra-

vailla durant quelques années. Dans tous les travaux exécutés sous la direction de ce M. Rousseau, le jeune Richer ne fit pas la moindre part non plus que la moins importante.

De tout temps celui qui nous occupe aujourd'hui fut un fervent admirateur et un amateur passionné de son art.

C'est à sa sortie de l'atelier de M. Rousseau que M. Richer mit à exécution un projet depuis longtemps caressé ; celui d'aller étudier à Paris, à l'école des grands maîtres. L'exécution de ce projet a coûté au jeune homme bien des sacrifices, bien des privations. Le soutien d'une famille et l'épargne de quelques cents piastres, alors que le travail n'est pas excessivement rémunérateur, ne laissent pas une grande marge pour les plaisirs, les jouissances et les amusements. Ces derniers sont l'apanage d'une grande partie des jeunes gens, pourtant il les ignore et il n'y prit jamais part.

A son arrivée à Paris, il put entrer à l'école des Beaux-Arts, le temple sacré où le génie couronné trône en dieu sur les autels des arts. Là le talent de M. Richer trouva un champ large et vaste ; il se distingua de suite et l'humble enfant du Canada, de St-Hyacinthe, fut remarqué par un des maîtres de l'art, Gérôme, à l'atelier duquel il appartenait. Il travailla ferme et dur là-bas ; son travail trouva une récompense dans le résultat brillant des examens qu'il eut à subir. En effet, dans une classe de cent huit élèves, au nombre desquels plusieurs avaient des années d'étude, le jeune Richer sortit le quatrième dans un grand concours ; et il est inutile de dire ici que ces élèves n'étaient pas les premiers venus.

Plus tard M. Richer sortit de l'atelier de Gérôme pour entrer chez Julian où il eut pour professeurs Bouguereau et Robert-Fleury, deux hommes dont la réputation est universelle dans le monde de la peinture. Sous l'habile direction de ces peintres le talent de M. Richer prit un nouvel et rapide essor, il créa plusieurs œuvres qui lui valurent les félicitations de connaisseurs ; il exécuta aussi un grand nombre de copies de différents tableaux de grands maîtres.

Les succès du jeune élève dans les ateliers de Paris sont un témoignage très flatteur de la réalité de son talent. De temps à autre les professeurs organisent des concours d'esquisses entre tous les élèves. On donne un sujet quelconque et l'élève doit en faire une esquisse d'après sa propre inspiration, et cela sans sortir de l'atelier et dans l'espace de trois heures. M. Richer prit part à quelques-uns de ces concours et dans trois d'iceux, parmi soixante concurrents, il arriva deuxième avec des esquisses dont les sujets étaient : *"Les Filles de Thebes, La Fuite en Egypte et Le Baptême de Jésus."*

Dans un autre concours du même genre il obtint le premier rang avec une esquisse dont le sujet était : *La Charité*. J'ai vu ces quatre esquisses et j'ai été particulièrement frappé du cachet de la dernière et de la facture originale du *Baptême de Jésus*.

Les goûts de M. Richer le portent surtout vers la peinture religieuse et les sujets historiques. Deux de ses tableaux ont en l'honneur d'être admis au Salon : *Une rue de Vanves*, exposé au Salon de Bruxelles en 1890, et *La mort de Cadieux*, exposé au Salon de Versailles en 1891. Le premier de ces deux tableaux représente une rue d'un village des environs de Paris ; une longue rue tortueuse, chauffée par un soleil ardent. Une paysanne traverse cette rue ; et on a chaud devant ce coin de village tout comme cette bonne femme, tant le coloris est bon, tant c'est vrai, réel et vivant. L'admission de cette toile au Salon de Bruxelles prouve aussi beaucoup en faveur de son auteur ; en effet elle a été admise et choisie par le jury parmi huit cent cinquante tableaux dont six cents ont été refusés.

Le second représente Cadieux, explorateur français des contrées inculées du Canada, victime de son devoir, reposant dans la grotte où il fut abandonné par ses deux compagnons.

La mort de Cadieux est une belle page de notre histoire. L'artiste représente le grand explorateur français au moment où la mort l'a frappé ; la scène est solennelle et grandiose et les détails, par exemple le coin de paysage qu'on